



**JORDAN
FARMER**

**LA MORT
SUR SES
ÉPAULES**

RIVAGES/NOIR

Lynch, petite ville de Virginie-Occidentale, est tellement sinistrée que la jeunesse locale n'a d'autre choix que de la quitter ou de finir au centre de détention pour mineurs. C'est là que travaille Jason Felts, assistant social qui tente de remettre sur le droit chemin les quelques jeunes qui peuvent encore être sauvés. Mais quand Huddles Gilbert est incarcéré pour trafic de drogue – la spécialité du coin –, Jason se retrouve sous la menace de Ferris, l'aîné de la famille Gilbert et truand le plus violent de la région, qui s'est mis en tête de faire libérer son frère. Pour cela, Ferris jette son dévolu sur Terry Blankenship, un jeune homosexuel chassé du foyer familial et réfugié dans les bois. Terry doit assassiner le shérif Thompson pour empêcher ce dernier de témoigner contre Huddles lors du procès à venir.

Jordan Farmer a grandi en Virginie-Occidentale. Il a obtenu son doctorat à l'université Lincoln du Nebraska et a publié des nouvelles dans divers journaux et magazines dont *The Baltimore Review*. Il signe, avec ce premier roman, un « rural noir » à l'écriture sensible et imagée, dans la lignée de Daniel Woodrell ou Chris Offutt.

JORDAN FARMER

LA MORT SUR SES ÉPAULES

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Simon Baril

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon
et Valentin Baillehache

Titre original : *The Pallbearer*

Couverture : © Brendon Burton / Arcangel.

© Jordan Farmer, 2018

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5552-5

*Pour ma famille,
ces pages rendues possibles
grâce à leur soutien et à leurs sacrifices*

Prologue

Ils empruntèrent Dairy Road en direction de Huntington avec un calibre douze à canon scié, deux Glock et de la marijuana de premier choix dont – merci Shane – l'épaisse fumée empuantissait la Chevrolet depuis Lynch et irritait les yeux de Huddles. La pluie tombait en cascade sur le pare-brise et inondait la route, noyant les lignes jaunes qui réfléchissaient leurs phares. La lumière éblouissante aidait Huddles à lutter contre le sommeil tandis que Shane, fortifié par son cocktail quotidien de crystal meth et de stéroïdes, demeurait parfaitement impassible sur le siège passager. À côté de ce colosse aux deltoïdes gonflés chimiquement et aux énormes épaules ciselées, Huddles se sentait bien maigrelet.

En général, les expéditions nocturnes ne dérangeaient pas Huddles. Il préférait rouler la nuit, être le dernier conducteur sur la route avec pour seule compagnie les rares aboiements de coyotes disséminés à flanc de coteau. En revanche, quand il fallait partir au crépuscule, à l'heure où le soleil commençait tout juste à descendre derrière les montagnes, c'est là que sa léthargie le rattrapait. Le plus souvent, il trouvait le moyen d'éviter ces trajets-là. Il se plaignait de manquer de sommeil et suppliait son frère de le laisser dormir quelques heures sur le canapé. De toute façon c'est mieux la nuit, affirmait-il : moins de circulation, à peine quelques officiers de la police

de l'État qui font la chasse aux gamins bourrés. Mais tout à l'heure, alors qu'il se tenait sur les marches du Cat's Den, ses narines agressées par l'odeur des ordures qu'un voisin brûlait, il avait compris que ce soir rien n'y ferait : Ferris lui demanderait de prendre le volant.

Dairy Road se mit à tourner un peu moins. Le marquage au sol indiquait deux voies, mais deux véhicules ne se croisaient pas sans risque sur l'étroit ruban de macadam. À l'époque du boom du charbon, quand seule Dairy Road reliait Huntington à Lynch, la mine au sommet de la montagne engendrait un incessant ballet de camions. Désormais cette route n'était plus utilisée que par les habitants des trous perdus qu'elle desservait et par les types qui, comme Huddles et Shane, convoaient de la drogue la nuit. Les mines fermaient les unes après les autres et Huddles estimait que, dans dix ans, on ne verrait plus la moindre voiture par ici. La forêt reprendrait ses droits et recouvrirait l'asphalte.

Au loin, Huddles discerna les silhouettes noires d'un troupeau de bétail. On voyait peu de fermes en Virginie-Occidentale, seulement des mines à ciel ouvert qui tuaient les poissons des rivières. Avant d'abandonner le lycée, il avait eu un prof pour qui la mentalité locale relevait d'un certain « fatalisme des Appalaches », mais Huddles jugeait cette théorie débile. Personne dans le Vermont, l'État yankee d'où venait M. Walker, n'avait jamais payé le grand-père de ce prof en *scrip*¹. Peut-être cela expliquait-il pourquoi Huddles adorait prendre l'argent des étudiants. Sentir leurs billets tout frais, tout craquants dans ses mains rugueuses et les fourrer dans sa poche lui apportait une profonde satisfaction.

1. Monnaie utilisée par les compagnies minières pour payer leurs employés, valable uniquement dans les magasins appartenant à ces mêmes compagnies. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

– Ton frère aurait dû nous laisser dormir, dit Shane en remplissant à nouveau la douille de sa pipe.

Si seulement Huddles avait au moins pu s'épargner le death metal de Shane... Quand son coéquipier se lassa enfin des guitares distordues, cédant le contrôle de la radio, Huddles la régla sur la station des vieux classiques country et les voix spectrales de crooners défunts s'engouffrèrent par les enceintes. Les plaintes nasillardes et les violons à la mode cow-boy l'aiderent à se concentrer.

À l'horizon se dessina une grange aux fenêtres brisées, au bois pourri par les termites et les intempéries. Derrière le bâtiment, un énorme chêne solitaire se dressait au milieu d'un champ, les angles bizarres de ses branches rappelant les cous à moitié tranchés de ces dindonneaux à qui il reste encore assez de vie pour essayer de relever la tête. Huddles fixait la grange si intensément que la Chevrolet dérapa sur une grosse flaque ; il reprit le contrôle et évita de justesse la glissière de sécurité. Un coup d'œil au compteur lui permit de se rendre compte qu'il roulait à plus de cent dix kilomètres-heure. Il leva le pied.

– Sois prudent, dit Shane avant de tirer une grosse bouffée puis de tousser dans le pli de son coude.

Loin derrière eux, une sorte de gémissement commença à se faire entendre. Au début, Huddles songea à un oiseau-moqueur qui n'aurait pas encore réintégré son nid, mais une lueur bleue envahit le rétroviseur et aussitôt il pensa à son frère. Il pensa aux poings de ce grand frère, balafrés et couverts de tatouages décolorés, et à ce qu'il éprouverait quand ces poings s'écraseraient contre ses dents, les arrachant à leurs racines.

Shane toussa, agita la main pour dissiper la fumée et dit :

– Tu ferais mieux de t'arrêter.

Puis il entrouvrit la vitre et lança la pipe dans la nuit. Elle traversa le faible halo de lumière autour de la voiture avant d'être engloutie par l'obscurité.

La Chevrolet ne ralentit pas. Comme si le moteur, devenu autonome, voulait continuer d'avancer. Étant donné que Dairy Road collait à la paroi de la montagne, Huddles pouvait faire mine de chercher un endroit suffisamment large pour se ranger. Il mit ce temps à profit pour réfléchir aux mensonges qu'il raconterait au policier. La drogue était planquée dans le coffre, mais le pistolet de Shane se trouvait sous le siège passager. C'était ça qui l'inquiétait. Shane paniquait, allumant une Marlboro d'une main presque tremblante et tirant la plus grosse bouffée possible pour remplir la voiture d'une odeur susceptible de masquer celle de l'herbe.

– Quand tu t'arrêteras, reste calme, dit Shane. Laisse-moi parler.

Huddles examina rapidement le visage de Shane, sa mâchoire carrée, les hématomes autour de ses yeux sombres, souvenir d'une bagarre dans un rade. Ils pourraient raconter toutes les histoires qu'ils voudraient, aucun flic n'y croirait jamais. Un ancien taulard et un ado de seize ans sur une route quasi abandonnée, rien de tel pour éveiller les soupçons. Devant eux, sur la gauche, une station-service Marathon qui se faisait braquer tous les deux mois. Pour les automobilistes filant vers Lynch, la dernière possibilité de prendre de l'essence ; pour ceux qui roulaient en direction de Huntington, la première trace de civilisation. Huddles savait qu'il avait intérêt à se garer au milieu des pompes désertées et à laisser Shane tenter sa chance, mais l'instinct de fuite prit le dessus et il écrasa l'accélérateur.

– Et merde, dit Shane.

Huddles boucla sa ceinture tandis que son ami appuyait sur le tableau de bord ses mains aux articulations déformées, souvent brisées et jamais correctement soignées.

À la radio, une chanson de Hank Williams céda la place aux premiers accords mélancoliques du *Mama Tried* de Merle Haggard. À nouveau, Huddles sentit la Chevrolet perdre

contact avec la route. La voiture dérapa, heurta la glissière de sécurité et Huddles réaccéléra de plus belle alors que la Crown Vic grandissait dans le rétroviseur. La sirène se mua en hurlement de chat sauvage et les gyrophares bleus illuminèrent l'habitacle. À peine trois mètres séparaient les pare-chocs.

Huddles pensait à son frère. Il revoyait les premiers jours après sa sortie de prison. C'était l'année de la mort de leur père et Ferris avait pu participer à la veillée mortuaire, les muscles gonflés grâce à toutes ces années sans rien d'autre à faire que transformer son corps en machine de chair – preuve qu'il avait su résister au régime à base de pain de mie et de saucisson. À cette époque, Ferris dégageait quelque chose d'invincible, quelque chose qui refusait l'inévitabilité de cette mortalité dont ils venaient pourtant tous d'être témoins.

Shane sortit le Glock. Le souffle de la clim fit voler le bout de ruban adhésif qui servait à fixer le pistolet sous le siège et pendait encore au canon.

– Je vais vite le calmer, moi, dit Shane.

La voiture de patrouille les percuta. Shane lâcha l'arme. Il essaya de la récupérer, mais elle avait glissé trop loin sous le siège. Huddles enfonça un peu plus la pédale d'accélérateur.

Un autre choc et la Chevrolet fit un tête-à-queue ; leurs phares éblouirent le pare-brise de la voiture de patrouille, qui écrasa leur capot contre la glissière de sécurité. Ils calèrent. Huddles essaya de passer la marche arrière, mais leur moteur se contenta de hoqueter. L'odeur sucrée du liquide de refroidissement qui s'évaporait sur le radiateur lui monta au nez.

Le policier descendit de voiture en brandissant à la fois son pistolet et sa lampe torche. Aveuglé par le faisceau, Huddles plissait les yeux tandis que Shane cherchait encore à ramasser son flingue.

– Laisse-le, dit Huddles.

Le policier se planta devant leur pare-brise, leur cria de mettre les mains sur le tableau de bord et de ne pas bouger d'un putain de millimètre. Huddles tourna la tête vers Shane et, du regard, tenta de lui dire ce que sa bouche ne pouvait pas. Quand le policier ouvrit sa portière, Huddles put l'examiner plus attentivement. Jeune, costaud, yeux clairs au regard pas très rassuré sous le rebord d'un chapeau à la Smokey Bear¹. Jambes écartées, pistolet braqué sur Huddles, adoptant la position parfaite qu'il venait d'apprendre à l'académie de police, l'officier semblait vibrer de tout son corps. Huddles posa les pieds sur le bitume et l'homme le poussa contre la portière en le retournant, lui tira les bras en arrière et le menotta tout en criant à Shane de s'allonger sur le ventre. Les poignets mordus par le métal, Huddles s'assit sur le sol humide et regarda le policier fouiller la voiture. Il hésita à s'élancer vers les collines pendant que le flic vérifiait la banquette arrière, mais s'enfoncer dans les bois avec les bras menottés ne lui parut pas judicieux. Le policier marmotta quelque chose dans son émetteur radio et examina le plancher de la Chevrolet, écartant les vieux emballages de fast-food.

Il ne mit pas longtemps à trouver les pistolets sous la banquette arrière, vida leurs chambres, éjecta leurs chargeurs et les posa sur le capot. Puis il s'attaqua au coffre et en sortit un des sachets plastique remplis de cachets. Sa Maglite éclaira l'assortiment de pilules qu'il secoua comme un homme sur le point de nourrir ses poules.

– Je comprends pourquoi vous n'étiez pas pressés de vous arrêter, les gars, dit-il avant de leur réciter leurs droits.

Huddles n'écouta pas, laissant son esprit se perdre dans la forêt où, au début de l'automne, quand les feuilles des montagnes se paraient d'une multitude de teintes différentes, son

1. L'ours Smokey est la mascotte du Service des forêts des États-Unis.

frère partait autrefois courir, le torse nu et sale. Quand Ferris rentrait, il dégageait une odeur animale et des plaques de boue collaient aux poils rêches recouvrant ses tibias. De temps à autre, Huddles se mettait en tête de l'accompagner, mais jamais il n'arrivait à suivre les longues foulées de son frère.

Le policier embarqua Huddles et Shane à l'arrière de la voiture de patrouille et démarra. La route n'était plus accompagnée par des voix country fantomatiques, mais par les grésillements de la radio tandis que le flic informait ses collègues de l'arrestation.

– Vous avez un truc à dire, les gars ? demanda-t-il alors qu'ils retournaient vers Lynch.

– Avocat, soupira Huddles avant de se caler contre l'appuie-tête et de fermer les yeux.

Bientôt il n'y eut plus que le murmure des pneus sur l'asphalte et, de loin en loin, le bruit d'un morceau de charbon tombé d'un camion qui se retrouvait happé sous la voiture.

Première partie

LES ENFANTS

1

Un orage de début d'été avait privé de courant Fuller Street, plongeant dans l'obscurité les maisons jumelles bâties par la compagnie minière au tournant du xx^e siècle. Le vent violent avait arraché les branches des arbres qui poussaient au pied des montagnes et déraciné un chêne massif qui s'était écroulé sur un groupe électrogène. Encore sous tension, le câble s'agitait sur le macadam à côté d'un ancien magasin de la compagnie transformé en église – la caisse enregistreuse avait cédé la place à une chaire. Des réparateurs s'affairaient autour du câble à la gaine éventrée, dévoilant des fils qui ressemblaient aux entrailles d'un monstre. Ils ôtèrent leurs casques, essuyèrent leurs fronts moites et tâchèrent de décider lequel d'entre eux allait annoncer aux habitants du quartier que le courant ne serait peut-être pas rétabli avant plusieurs jours.

Fuller Street n'avait jamais attiré des gens riches, mais on y trouvait une diversité économique assez rare en Amérique alors que les banlieues uniformes ne cessaient de s'étendre. Une voie ferrée désaffectée séparait les deux rangées de maisons. À gauche les foyers pauvres, à droite ceux qui l'étaient un peu moins. Les quelques familles qui en avaient les moyens faisaient raser les vieilles bicoques de la compagnie minière pour les remplacer par des maisons modernes dotées du chauffage central et de baies vitrées. Ces constructions

neuves voisinaient avec des taudis aux galeries aussi tordues que des colonnes vertébrales malformées, aux jardins jonchés de parpaings et de planches récupérés ici ou là par les propriétaires pour retarder l'inévitable écroulement.

La pire de toutes ces baraques appartenait à Henry Felts. Auparavant, c'était resté pendant de nombreuses années un repaire de drogués, une énorme source de nuisances à cause de tous les junkies qui venaient de loin pour s'y shooter des jours durant. Fuller Street était située trop à l'écart pour que les autorités se soucient d'intervenir, jusqu'à ce qu'un type à l'intérieur en blesse un autre avec un fusil de chasse. Après l'incident, la police effectua une descente et le comté vendit cette ruine aux enchères pour une poignée de dollars.

Felts la rénouvait et Terry Blankenship lui filait un coup de main. À seize ans, Terry avait déjà l'habitude de bosser dur, et il n'y allait pas à reculons, n'empêche que ce chantier lui paraissait désespéré. Il y avait des trous dans le toit, comme si Dieu donnait régulièrement des coups de poing rageurs à travers le plafond, et la maison n'avait plus de façade, les morceaux qui restaient du revêtement mi-aluminium mi-bois pendouillant tels des lambeaux de chair sur un squelette rongé. La charpente elle-même vacillait, à deux doigts de s'effondrer. Pire encore, le vieux Felts préférait lever le coude et se contenter de superviser. L'essentiel du travail retombait sur les jeunes épaules de Terry. Au regard de la propension de Felts à se blesser, ça valait peut-être mieux. Depuis ses douze ans, Terry avait bossé avec son père sur pas mal de chantiers non autorisés et assisté à toutes sortes d'accidents – dont un gars qui s'était tiré dans le mollet avec une cloueuse –, mais il n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi maladroit que Felts. Trois jours à enchaîner les électrocutions, les coups de marteau sur les doigts, les chutes après s'être pris les pieds dans des rallonges... Encore et toujours, il revenait à Terry de terminer les tâches du patron.

Ils travaillaient la nuit pour éviter la chaleur. Voyant que le soleil allait bientôt se lever, Terry décida d'arracher les dernières planches autour de l'évier de la cuisine. Chaque fois qu'il enfonçait son pied-de-biche dans le parquet en chêne blond que l'eau avait réduit à l'état de pâte à papier, ça lui faisait mal au cœur. Plutôt que d'imaginer ce à quoi cette maison devait jadis ressembler – trop douloureux –, Terry demeura concentré sur ses gestes jusqu'à ce qu'il ait fini de mettre à nu la terre sous le plancher. Il regardait les nids que les ragon-dins avaient fabriqués à l'aide de bouts de tissus quand Felts entra dans la pièce de son pas traînant et lui tendit une Old Milwaukee glacée.

– On n'a qu'à arrêter là pour aujourd'hui, dit Felts. Mon neveu doit passer jeter un coup d'œil à la maison.

– Vous voulez qu'il la voie dans cet état ? s'étonna Terry.

La canette froide apaisait les ampoules de sa main. Il l'appuya contre sa nuque brûlante.

– Il a vu pire, dit Felts.

Ils s'assirent sur les marches de la galerie et contemplèrent le jardin envahi par les mauvaises herbes. Des lames de revêtement extérieur en aluminium étaient empilées près de l'allée en gravier, à côté d'un autre tas de lames en plastique. À la fin, quand ils auraient retiré toute cette merde dépareillée, Terry aurait pour mission de la remplacer par des éléments neufs. Plusieurs semaines de travail, une perspective satisfaisante. Dans le coin, il n'aurait pas pu dégoter un boulot mieux payé, alors pas question de faire le difficile. Les gosses qui grandissaient à Lynch savaient depuis un bon moment ce que les autres jeunes Américains commençaient tout juste à comprendre : pour survivre, cette génération allait devoir trimer trois fois plus dur que leurs parents.

Quittant la grande route, un pick-up Ford cabossé vint se garer devant la maison. On coupa le moteur et Terry vit un homme de petite taille sauter de la cabine. Il mesurait

peut-être un mètre cinquante ; les hautes herbes caressaient les pans de sa chemise. Quand il s'approcha, Terry remarqua que les jambes trop courtes de l'homme formaient la seule partie vraiment étrange de son corps, son torse et ses bras étant proportionnés à une silhouette un peu plus imposante. Lorsqu'il put les distinguer dans la pénombre, les traits de son visage frappèrent Terry. Un grand front, des yeux verts, des pommettes si hautes et si saillantes qu'elles auraient pu transpercer sa peau bien tendue. Un nez légèrement trop long, au bout recourbé comme la lame d'un couteau bec d'oiseau.

L'homme leur adressa un petit sourire – seul le coin gauche de ses lèvres remonta – et Terry ressentit un trouble qu'il n'aurait jamais cru qu'un homme aussi petit puisse susciter. À sa façon singulière, il était beau. Terry se dit que si ses fémurs mesuraient quelques centimètres de plus – à peine la taille d'une bite molle –, il aurait pu être véritablement beau. Le drame, c'est qu'à cause de ces quelques centimètres en moins, un grand nombre de personnes ne prêteraient aucune attention à cet homme. Terry savait ce que ça signifiait d'être différent dans une bourgade paumée comme celle-ci. Ce n'est jamais facile, mais à la campagne on en bave dix fois plus. Tout écart de la norme vous vaut d'être stigmatisé. Terry n'ignorait pas que les gens parlaient de lui, se faisant part de leurs soupçons en petits groupes, derrière son dos, mais il pouvait toujours se cacher. Dissimuler son homosexualité n'allait pas sans souffrance, mais au moins c'était possible, voire préférable dans un coin où l'on risquait sa vie rien qu'en étant soi-même. Mais ce petit homme... le pauvre. Devoir afficher sa différence en plein jour, ça c'est effrayant.

– Félicitations, tu as acheté la pire baraque du monde, dit l'homme.

Le timbre de sa voix évoquait le bruissement de roseaux secs.

Felts sourit, puis lui répondit :

- Attends que les chauves-souris se pointent.
- Des chauves-souris ?
- Elles nichent sous l'avant-toit. (Felts pointa un petit trou dans les bardeaux.) Elles vont bientôt rentrer se coucher, mais je suis prêt.

Son doigt descendit vers l'angle de la galerie et le fusil à pompe Remington appuyé contre la balustrade.

- Jamais vous en toucherez une, dit Terry.
- Ça m'empêchera pas d'essayer, répondit Felts.

Le vieux scruta la maison, se demandant peut-être où surgirait la première chauve-souris, puis se retourna vers le petit homme.

- Terry, je te présente Jason Felts, mon neveu. Jason, je te présente Terry Blankenship. Il m'aide sur ce chantier.

Un peu plus tôt, Terry s'était entaillé l'index et l'avait entouré d'un morceau de ruban adhésif isolant. À cause de ça, leur poignée de main fut maladroite. Terry avait beau se tenir sur la marche la plus basse, il surplombait Jason, son aîné, de toute la hauteur de son torse.

- Quand il avait ton âge, Jason me filait un coup de main aux pompes funèbres, lui dit Felts. Maintenant il bosse à la Carcasse. Mais on pourra compter sur lui jeudi, quand il faudra arracher cette foutue moquette.

- Première nouvelle, dit Jason.

La Carcasse, c'était le surnom de l'établissement pénitentiaire pour mineurs Shelby. Un lieu qui dévorait une plus grande portion de la jeunesse locale que les overdoses ou les mines. Terry avait eu la chance d'y échapper ; reste qu'il était difficile d'imaginer Jason arpentant ces couloirs et ordonnant à des adolescents deux fois plus grands que lui de regagner leur cellule. Quant aux gardiens, c'était pire encore. Un homme avec un gabarit d'enfant, contraint d'évoluer parmi des durs à cuire qui ne respectaient que les muscles et le cynisme. Terry hésitait : devait-il plaindre ou admirer Jason ?

Plutôt que d'aborder le sujet, il reporta son attention sur Felts et lui annonça :

– J'ai bouché la plupart des trous dans le couloir. Pour la cuisine, ça va prendre plus de temps.

– OK, dit Felts. (Il extirpa un billet de cinquante dollars de son portefeuille et le donna à Terry.) T'as besoin qu'on te raccompagne chez toi ?

– Je termine ma bière, puis je rentrerai à pied.

Terry ne pouvait pas leur avouer qu'il ne rentrait pas chez lui. Ça faisait plus d'une semaine que son père l'avait mis dehors, mais il s'était débrouillé pour ne rien révéler de son expulsion ni de la raison de celle-ci. Si Felts apprenait les détails, ça lui porterait peut-être préjudice.

– Et toi, Terry, tu crois que c'est possible de sauver cette horreur ? demanda Jason.

– À quoi d'autre tu voudrais que je m'occupe ? intervint Felts. Quand j'ai rien à bricoler, je fais que me bourrer la gueule. J'ai intérêt à ralentir si je veux pas me péter le foie.

– Et si tu te trouvais une femme ? suggéra Jason.

– C'est pas comme si ç'avait été un franc succès les trois dernières fois. Merci, mais ça ira comme ça. C'est à toi qu'il faut une femme.

Jason eut l'air gêné. Terry imaginait la famille de Jason lui répétant jusqu'à plus soif qu'il était beau, intelligent et charmant, tout ça parce que ces gens pensaient qu'il avait besoin de l'entendre. On lui organisait probablement des rencards avec des inconnues, on l'encourageait à flirter à la moindre occasion, ne serait-ce que pour s'entraîner. Nul doute que les boucles noires sur sa tête avaient été caressées par des centaines de femmes d'âge mûr qui pensaient que, avec un homme aussi minuscule, ce geste ne les engageait à rien. Si Jason menait une existence solitaire, ça s'expliquait sûrement par les préjugés, l'ignorance de son entourage. Encore une chose que Terry ne comprenait que trop bien.

– Vous ne devinerez jamais qui ils ont arrêté cette nuit, dit Jason. Le frère de Ferris Gilbert.

L'estomac de Terry se noua lorsqu'il entendit ce nom. Avec un peu de chance, l'obscurité avait masqué l'expression sur son visage. Les deux hommes ne semblaient pas avoir remarqué quoi ce soit, mais sa bière venait de prendre un goût de cendres.

– Le shérif va venir faire pression sur lui, dit Felts. Quand j'ai acheté cette maison aux enchères, partout au tribunal on ne parlait que des nouvelles mesures contre le trafic de drogue.

Ils regardèrent tous trois vers le flanc de la montagne, vers sa forêt qui les surplombait et se moquait de la fragilité des constructions humaines.

– Quand mon père dirigeait encore les pompes funèbres, reprit Felts, j'allais à l'école en bus avec les autres gamins. Papa ne voulait pas qu'à cause de notre pognon je me croie au-dessus des autres. Et donc, mon premier jour de lycée, je monte à bord et Francis Gilbert – le Gilbert avec qui j'ai fait les quatre cents coups – est assis au fond. Il sirote une petite bouteille de whiskey cachée dans un sac avec son casse-croûte. Une fois qu'il l'a terminée, au moment où le bus tourne à l'angle de la quincaillerie Porter's, il la balance par la fenêtre et elle explose le pare-brise d'une Cadillac roulant en sens inverse.

– Oh putain, dit Terry.

– Quand on arrive au lycée, qui est-ce qui nous attend ? L'officier Millhouse. Assis sur le capot de sa voiture de patrouille, il lance : « Tu descends, Francis ? Viens discuter un peu avec moi. » Francis se fait pas prier, il descend, crache sur les chaussures de Millhouse et lui claque : « Allez, fous-moi en taule, sale pédé. »

Le mot fit frissonner Terry. Il craignait que son employeur ait perçu sa réaction, mais Felts se contenta de poser sa canette

vide par terre et de les laisser méditer cette histoire quelques secondes.

– Y a des types qui peuvent pas s’empêcher de chercher les emmerdes, conclut-il. Francis Gilbert était comme ça, et ses fils c’est la même chose. S’agit surtout pas de l’oublier.

Entendre autant de peur dans la voix d’un homme à la réputation aussi féroce surprit Terry. Quand Henry Felts avait perdu son entreprise de pompes funèbres, il s’était mis à traîner dans les bars avec un revolver bon marché glissé dans une de ses bottes. Henry prenait sa Harley et partait de l’autre côté de Mount Gay pour s’enivrer dans les pires bouges. Il y avait quelque chose de sauvage dans son sang, quelque chose qui durant sa jeunesse le poussait à errer de bastringue en bastringue, puis à revenir s’enfermer chez lui avant l’aube, comme un vampire.

La conversation cala et le regard de Terry se perdit dans les broussailles que les lucioles éclairaient par intermittence. Il avait entendu assez d’histoires sur les Gilbert, cette famille de hors-la-loi, il ne voulait plus penser à eux, seulement observer les lucioles qui communiquaient avec leur langage de lumière et de silence.

– Faut que je rentre, dit-il. Ravi d’avoir fait votre connaissance, Jason.

Terry serra la main de Jason tandis qu’Henry Felts sortait un filet à cheveux de la poche de son jean et en coiffait sa toison grisonnante. Il chargea son fusil par la culasse et ajusta les premières chauves-souris qui se précipitaient vers l’avant-toit. Le canon cracha des chevrotines, mais aucune petite bestiole ne tomba du ciel tel un fruit trop mûr.

* * *

Terry ne voulait pas cambrioler une autre maison. Il ne s’agissait pas d’un problème moral – les circonstances ne lui

laissaient pas le choix. Mais travailler tard l'avait épuisé. Tout ce qu'il voulait, c'était arriver enfin au chalet après la longue marche qui l'attendait, se blottir contre Davey et avaler quelques cachets. Chaque fois qu'il retrouvait leur logement de fortune, il éprouvait le besoin de sentir les mains de Davey sur lui.

Terry s'arrêta, tira le billet de cinquante dollars de sa poche et examina le visage froissé du président Grant. Les efforts qu'il fournissait pour rénover cette baraque auraient mérité d'être payés en billets de cent dollars. Mais il frotta le billet de cinquante entre ses doigts, se rappela que dans sa situation il ne pouvait pas faire le difficile et se remit en route.

Dans l'obscurité, les quelques maisons au bout de Fuller Street semblaient plus sinistres encore. Sans les lumières des galeries pour éclairer les pelouses bien tondues et les parterres de fleurs, rien ne détournait plus l'attention des marques de pauvreté. On ne voyait pas les carrosseries fraîchement astiquées des voitures et des pick-up, seulement leur usure et le mastic qui les empêchait de tomber en morceaux. Sur les murs la peinture s'écaillait, sur les toits les bardeaux se soulevaient dans le vent – on aurait dit des langues possédées par l'Esprit-Saint. Terry se demanda si l'une de ces baraques valait la peine qu'il prenne un tel risque. À cause de la coupure de courant, les habitants se tenaient forcément sur leurs gardes, et les coups de fusil de Felts, aussi discrets qu'une alerte aérienne, n'arrangeaient rien. Terry se répéta qu'il n'avait pas le choix, mais se promit de battre en retraite au moindre accroc.

Descendant de la voie ferrée, il traversa la route et se hissa par-dessus le grillage qui entourait la propriété de Mme Frasier. Un gigantesque châtaignier se dressait au milieu du jardin. Pendant la période où les bogues tombaient, la pelouse se transformait en champ de mines pour tous ceux qui auraient l'imprudence de s'y promener pieds nus. Terry craignait que les épines transpercent les semelles ramollies de ses Chuck

Taylor, mais sinon aucune voiture n'était garée dans l'allée et la maison paraissait vide. Tout en gravissant les marches de la galerie à l'arrière, il se dit qu'il avait bien fait de jeter son dévolu sur cette habitation-là. La porte était verrouillée ; il l'enfonça d'un coup d'épaule.

La petite cuisine encombrée puait l'urine et les poubelles. De la vaisselle sale dans l'évier – des tasses avec des restes de café ou de crème tournée, une soucoupe poissée de gelée de mûres. Le long du mur, les carreaux de mauvaise qualité menaçaient de se détacher et de se fracasser sur une cuisinière vieille de plusieurs décennies. Terry pouvait presque voir les fantômes des femmes de mineurs, penchées au-dessus de la plaque. À la grande époque du charbon, deux familles se partageaient cette maison. Deux familles qui essayaient de préparer leurs repas dans la même cuisine, deux femmes qui essayaient de garder le contrôle de leurs enfants respectifs pendant que leurs maris s'échinaient dans les profondeurs de la mine. Un mode de vie qui semblait primitif, mais avait été la norme ici. Terry en percevait encore l'écho.

Il ouvrit les placards de la cuisine et lut les étiquettes sur plusieurs flacons de pilules. Beaucoup de médicaments contre l'hypertension, mais rien contre la douleur. Parfois, les vieilles bonnes femmes avaient des comprimés amincissants qui vous maintenaient éveillé si vous en avaliez suffisamment. Soudain affamé, il glissa dans sa poche une boîte de saumon en conserve.

Dans la salle de bains, sur l'étagère du bas de l'armoire à pharmacie, Terry trouva un flacon de Bactrim et un autre d'Augmentin. Il les prit tous les deux. Une inspection plus poussée lui permit de découvrir du Lortab – la moitié d'un flacon – et du Xanax – un flacon plein. Il avait espéré de l'oxycodone, mais du Xanax, c'était quand même génial. Terry en profita pour étudier son visage dans le miroir.

Toujours ces ecchymoses ; il toucha prudemment sa mâchoire violette avant de monter à l'étage.

La chambre principale était encore dans son jus. La penderie ne contenait rien d'intéressant hormis un uniforme de l'armée datant de la guerre du Vietnam. Le vert de la veste de treillis avait passé et l'écusson *AIRBORNE* ne tenait plus à l'épaule que par quelques fils. Terry porta la manche à son nez. Une odeur de rives lointaines continuait d'imprégner le tissu. Dans une boîte à chaussures, il trouva deux cents dollars en petites coupures qu'il glissa dans sa poche. Il aurait pu fouiller longtemps comme ça, mais préféra ne pas s'éterniser.

En sortant, il aperçut au bout de la rue une lumière, allumée grâce au générateur personnel d'un des riverains. Ce générateur ne permettait sans doute d'alimenter qu'une ampoule et, au mieux, un réfrigérateur. Mais ce signe de vie suffit à précipiter la fuite de Terry. Davey devait se demander où il était. Il remonta sur la voie ferrée, ramassa un morceau d'ardoise gros comme la paume de sa main – au cas où quelqu'un l'agresserait dans les bois, ou des chiens errants se jetteraient sur lui – et s'attaqua aux cinq kilomètres qui le séparaient du chalet. À cause des histoires de Felts, il n'arrêtait pas de penser aux Gilbert. Le bois des traverses étouffait le bruit de ses pas. Seules les pilules dans ses poches marquaient la cadence, et encore, il n'y avait que lui pour les entendre.

Des bougies brûlaient derrière les fenêtres brisées du chalet. Terry regardait les flammes danser tandis que sous ses pieds le vent faisait tournoyer les feuilles mortes de l'automne dernier. La plupart des types qu'il connaissait associaient la forêt à quelque chose d'apaisant, mais ça n'avait jamais été le cas pour lui. Rien de plus inquiétant que cet éternel calme vert – à l'exception d'une branche qui craque inopinément. Il ne faisait pas confiance à la nature. Certains jours, il s'asseyait à l'ombre, s'amusait à gratter un peu la terre et tombait très vite